

« L'imaginaire est au cœur de nos rapports sociaux »

Maurice Godelier

Rencontre avec un anthropologue de renommée mondiale, Maurice Godelier, qui a passé de nombreuses années auprès des Baruya de Papouasie-Nouvelle-Guinée. À 82 ans, il est l'auteur de travaux majeurs, sur les sociétés tribales, la parenté ou la domination masculine, qui lui ont valu la Médaille d'or du CNRS en 2001.

entretien réalisé par Stéphanie Arc

lieu son domicile, à Paris

mots-clés Baruya, mythes, Lévi-Strauss, rituels

Au tout début de *L'Imaginé, l'Imaginaire et le Symbolique*, votre dernier essai, vous écrivez que « *tout ce qui est imaginé n'est pas imaginaire* ». Faut-il voir là l'origine de votre réflexion ?

Maurice Godelier: Oui, c'est l'un des points de départ de mon analyse. Au cours de ma carrière d'anthropologue, j'ai fréquenté un grand nombre de sociétés différentes, tribales ou non, et j'ai pu constater que, partout, des mondes imaginaires tels que les mythes donnent naissance à des

réalités sociales concrètes. Qu'ils soient au fondement des religions ou des systèmes politiques, ces mythes sont transformés par les hommes en monuments, en rites, en institutions, en rapports entre les individus... Autrement dit, les conséquences de ces représentations ne sont jamais imaginaires, ni seulement symboliques. Je pourrais l'illustrer dans toutes les sociétés. Dans les États islamiques (Iran, Arabie Saoudite, etc.), les lois sont fondées sur la Charia, loi divine telle qu'on la lit dans le Coran et que l'on doit respecter avant même de l'interpréter; les rois et chefs d'État ne gouvernent qu'en accord avec ces préceptes; autre exemple, même phénomène: dans certaines tribus, comme les Baruya de Nouvelle-Guinée, la propriété par certains clans d'objets sacrés et de formules qui en mettent en œuvre les pouvoirs élèvent ces clans au-dessus des autres. L'imaginaire politico-religieux engendre, en se transformant, le cadre de la vie ordinaire des gens au sein de leur société. Pourtant, cette dimension (« *tout ce qui est imaginé n'est pas imaginaire* ») n'avait été, à ma connaissance, évoquée ni par les



anthropologues ni par les philosophes. Si Sartre traite de l'imaginaire artistique dans son livre sur *L'Imaginaire* (1940), il ne fait étrangement aucune mention de l'imaginaire des religions et des systèmes politiques. Un imaginaire qui s'avère pourtant fondamental: parce que la religion donne des réponses globales à des questions existentielles («D'où venons-nous?», «Qui sommes-nous?», «Où allons-nous?»), elle est «contagieuse». En tout cas plus que la science, qui, elle, apporte des réponses partielles et formule de nouvelles questions à chaque nouvelle réponse...

En lien avec l'imaginaire et l'imaginé, vous évoquez le symbolique. En quoi ce concept était-il important dans votre réflexion?

M. Godelier: D'abord, j'en avais assez que cette notion soit utilisée à tort et à travers par les philosophes et les anthropologues. J'ai donc eu à cœur de redéfinir clairement pour moi-même cette fonction, qui est capitale: elle est en effet la source de toutes les formes possibles qui permettent aux humains de signifier ce qu'ils pensent et font, ou ce qu'ils ne pensent pas et ne font pas. Cette capacité par laquelle nous produisons et comprenons des signes qui font sens est d'ailleurs chez nous génétiquement programmée; de même, la capacité d'apprendre un langage articulé est inscrite dans notre code génétique et dispose d'une base neuronale propre. Le symbolique est donc partout: dans le langage bien sûr, car les mots sont des symboles (ils renvoient à autre chose qu'eux-mêmes), mais aussi dans toute forme d'activité et de pensée humaine, bien que le contenu et le rôle des symboles diffèrent selon qu'il s'agisse des mathématiques, de l'art, de la religion... Ce qui est sûr, c'est qu'il ne peut exister de religion, de régime de pouvoir ou de rapports de parenté sans le support d'éléments symboliques. Pas de système politique sans palais ou grande case du chef, sans hymne national ou Constitution, pas de religion sans lieux de culte, sans prières ou invocations, sans icônes ou masques sacrés destinés

non pas à représenter les dieux ou les esprits, mais bien à les rendre présents, et donc réels. À ce titre, le symbolique est indissociable du réel, de l'imaginaire et de l'imaginé, et c'est pourquoi il est important de penser ces notions ensemble.

En cela, vous vous distinguez de la pensée de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss^[1], selon lequel «le réel, le symbolique et l'imaginaire» sont «trois ordres séparés»?

M. Godelier: Précisément. J'ai tenu à montrer que si ces composantes sont évidemment distinctes, elles sont bel et bien inséparables. J'ai également prolongé sa pensée en montrant que tous les rapports sociaux contiennent des noyaux imaginaires. C'est ainsi le cas des rapports de parenté. Lévi-Strauss a permis un progrès considérable en découvrant les logiques universelles qui organisent la parenté: les principes de descendance (à qui appartiennent les enfants qui naissent des alliances?), les règles de mariage (avec qui suis-je autorisé.e à me marier?) et la prohibition de l'inceste. Mais il n'a pas commenté le fait que ces principes de descendance sont totalement contre-intuitifs: affirmer que les humains «descendent» les uns des autres par les hommes seulement (modes patrilineaires) ou par les femmes seulement (modes matrilineaires) est purement imaginaire. Or ces postulats sont fondamentaux en ce qu'ils créent et organisent des groupes et des rapports sociaux tels les clans, les lignages, etc.: ils déterminent par exemple l'appropriation des enfants qui naissent des unions, ou les droits et devoirs des parents selon qu'ils sont du côté du père ou de la mère.

En révélant ces «noyaux imaginaires» au cœur des rapports sociaux, votre travail de recherche permet-il de dévoiler «l'origine de l'inégalité parmi les hommes»?

M. Godelier: En quelque sorte, d'où l'intérêt d'examiner avec les archéologues et les historiens la naissance des premières formes d'État.

[1] Lévi-Strauss, Maurice Godelier, Seuil, 2013



fig. Maurice Godelier, à son domicile parisien, en avril 2016
© F. Plas/CNRS Photothèque

D'abord, je pense qu'il n'y a pas domination d'une minorité des individus sur les autres sans recours à la violence, même s'il ne s'agit que d'une menace potentielle. Ensuite, je formule l'hypothèse que cette violence, aussi importante soit-elle, a moins pesé que l'imaginaire collectif dans ces processus historiques qui ont pu susciter des raisons de consentir, d'accepter ces pouvoirs. Il faut en effet rappeler que, pendant des millénaires, de l'Orient à l'Occident, les formes de pouvoir politique étaient liées, voire fusionnées, à la religion, et elles le sont encore dans un grand nombre de pays. Ce sont les mythes et les croyances qui expliquaient et légitimaient l'autorité exercée par quelques hommes, descendants des dieux ou dieux eux-mêmes, sur les autres: dans le corps et la personne de certains humains se trouvaient présents des pouvoirs qui, du moins le croyait-on, étaient utiles aux intérêts de tous. Il est donc légitime de servir ceux qui servent le reste des humains. Conclusion: il n'y a pas de rapports de domination sans une combinaison de violence et de consentement. Dans l'Égypte ancienne, par exemple, selon la philosophie pharaonique, le Pharaon, dieu parmi les hommes, dispensait le souffle vital, le Kha, aux êtres vivants, humains et animaux; tous lui étaient donc en dette de leur vie et lui devaient obéissance totale, les produits de leur travail et leur vie même. En retour, le Pharaon était censé leur garantir prospérité, justice et victoire contre les ennemis. Ni plus ni moins que ce que promettent les discours de nos dirigeants politiques actuels qui évoquent le plein-emploi, la justice sociale et la sécurité.

Vous montrez par ailleurs que deux logiques différentes, apparemment contradictoires, coexistent dans l'esprit humain...

M. Godelier: En effet, après avoir opéré une distinction entre l'imaginé qui est imaginaire et l'imaginé qui ne l'est pas, je souhaitais analyser comment et pourquoi dans certains domaines la pensée les produit. Autrement dit, comment fonctionnent ces deux logiques de l'esprit humain, qui

sont des invariants fondamentaux: l'une qui distingue le possible de l'impossible et l'autre qui rend possible l'impossible, voire où l'impossible rend compte du possible. La première logique se manifeste dans deux types d'activités universelles: le jeu et l'art. Dès 2 ans, l'enfant se met à jouer en sachant qu'il joue: en imitant des situations réelles, il invente un monde imaginaire auquel il «fait semblant» de croire. À tout âge, pour jouer (au poker, au tennis...), il faut inventer un contexte distinct du quotidien, un espace-temps «irréel», qui demeure encadré par le réel de la vie sociale: après la partie, chacun retourne à ses obligations. L'imaginé du jeu est ainsi confronté à une réalité qui n'est pas la sienne et qui détermine les frontières entre le possible et l'impossible. De la même façon dans le domaine de l'art, qu'il s'agisse d'un roman ou d'un tableau, une œuvre offre un monde virtuel temporaire, qui est et ne peut être autre chose qu'irréel. Nul ne croit ainsi que la Joconde va descendre de son tableau... Toutefois, dans la seconde logique, celle des mythes fondateurs des systèmes religieux et politiques, ce qui est imaginé n'est jamais pensé ni vécu comme imaginaire par ceux qui y croient. Cet imaginé-là est même sur-réel: plus réel que les réalités quotidiennes. Et cela tient à la croyance. Croire, c'est poser une idée ou un jugement comme vrais, même si l'on a des preuves du contraire ou que l'on n'a aucune preuve...

Ce vingt-deuxième ouvrage, qui évoque un certain nombre de conclusions de vos travaux précédents, s'apparente-t-il à une synthèse de votre œuvre?

M. Godelier: Plus exactement, j'ai voulu faire le point pour moi-même sur les questions difficiles que nous avons mentionnées en mobilisant mes connaissances anthropologiques et historiques. J'ai ainsi renoué avec plaisir avec la philosophie, dont je suis agrégé, et avec la psychologie, des disciplines que j'ai longtemps laissées de côté car le travail d'anthropologue implique avant tout d'écouter les autres et de se décentrer de



soi-même. Pour mettre en évidence l'imaginaire des religions, je me suis par exemple servi des conclusions de ma précédente étude sur les représentations de la mort^[2]. À l'occasion de cette recherche, j'avais demandé à treize de mes collègues, historiens et anthropologues, d'évoquer la mort dans leur domaine de connaissance (à Rome et dans la Grèce antique, au Moyen Âge chrétien, dans la Chine et l'Inde contemporaines ou chez les aborigènes d'Australie), c'est-à-dire à plusieurs époques et dans différentes sociétés (société à État ou tribale, société antique/médiévale...). Et en comparant ces représentations, j'ai constaté que toutes les religions, qu'elles soient polythéistes ou monothéistes, considèrent qu'il y a une vie après la mort. J'en ai donc déduit que, dans toutes les religions, la mort ne s'oppose pas à la vie, mais bien qu'elle s'oppose à la naissance. La mort consiste en la disjonction des éléments, le corps et l'âme/l'esprit/les esprits, que la naissance a réunis. Outre cet invariant universel, j'ai isolé une distinction fondamentale entre les religions

selon qu'elles postulent ou non l'existence d'un jugement des humains après leur mort. En effet, dans les sociétés tribales qui n'ont pas été christianisées ou islamisées, tous les humains jouissent après la mort de la même vie (sans travail, sans maladie...), quels que soient les actes qu'ils ont commis au cours de leur existence, tandis que, dans les religions monothéistes (christianisme, judaïsme, islam), ainsi que dans l'hindouisme et le bouddhisme, ils sont jugés après leur mort respectivement selon leurs vices et vertus ou selon leurs mérites et démérites. Une autre distinction intervient alors entre les religions monothéistes, selon lesquelles les êtres peuvent être sauvés du péché (religions du salut), et les religions dans lesquelles les êtres peuvent être délivrés des douleurs de la vie (religions de la délivrance), lorsqu'ils parviennent à sortir de la «roue des renaissances». Dans l'hindouisme, l'individu devient alors un ancêtre et vit auprès des dieux, dans le bouddhisme, il disparaît, s'éteint dans le nirvana.

fig. En juin 1979, à Wonenara (Papouasie-Nouvelle-Guinée), quelques jours avant le début des cérémonies muka (premier stade des rites masculins),

Maurice Godelier discute avec les experts des rituels Baruya de l'utilisation des images tournées par son collègue Ian Dunlop. © P. Lemonnier

^[2] *La Mort et ses au-delà*, CNRS Éditions, 2014



Vous êtes régulièrement sollicité par les médias pour vos travaux sur la parenté, notamment lorsqu'il est question du mariage pour tous ou d'homoparentalité... Quel éclairage l'anthropologie peut-elle apporter sur ces sujets ?

M. Godelier: En comparant un très grand nombre de données sur les systèmes de parenté^[3], j'ai pu démontrer une chose fondamentale: nulle part, la famille et les rapports de parenté ne constituent le fondement de la société. Et, contrairement à ce que pensait Lévi-Strauss, cela vaut aussi pour les sociétés dites primitives (parce que sans classes, sans État), où tous les groupes de parenté se plient à certains phénomènes collectifs, tels que les initiations. Mais parce que cet invariant contredit une pseudo-évidence scientifique qui conforte une croyance populaire, il a déplu à certains anthropologues, comme aux chantres de la famille « traditionnelle ». Mais alors qu'est-ce qui fait société, si ce n'est la parenté ? Ce sont les rapports politico-religieux, parce qu'ils établissent la souveraineté de groupes, castes ou

autres, sur un territoire, sur ses ressources et sur ses habitants. Certes, la famille est bien le fondement de l'identité et de la formation premières des individus, il ne s'agit pas de le contester. Mais quelles sont les fonctions de la parentalité ? Donner un nom à l'enfant qui, sans cela, n'existe pas; nourrir l'enfant pour qu'il survive, lui apprendre à marcher, à parler...; lui apporter le *care*: protection, amour et soin. Et cela, tous les couples de parents, homos ou hétéros, non contents de pouvoir le faire, y sont obligés par la loi. De plus, lorsque l'on étudie l'évolution des formes de parenté contemporaines des sociétés occidentales, on confirme qu'il est absurde de se scandaliser: la famille change sans que la société ne disparaisse...

Dans *L'Énigme du don*^[4], vous avez attiré l'attention sur une catégorie d'objets qui avait échappé à Marcel Mauss et à Claude Lévi-Strauss...

M. Godelier: En effet, j'ai montré que l'on peut distinguer trois catégories d'objets dans toute société, et non deux seulement: les objets que l'on

fig. Maurice Godelier a passé sept années auprès des Baruya.
© Pierre Lemonnier, 1979

[3] *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, 2004
[4] *L'Énigme du don*, Fayard, 1996

vend, qui se détachent complètement de leur vendeur, et sont donc aliénables et aliénés; les objets que l'on donne, qui restent inaliénés dans la mesure où quelque chose de leur donateur reste attaché à eux, créant pour celui qui les reçoit l'obligation de donner en retour; et, enfin, les objets que l'on ne peut ni vendre ni donner, mais que l'on doit conserver pour les transmettre. Cette dernière catégorie, qui n'avait pas été théorisée comme telle par les anthropologues, désigne les objets sacrés, qu'il s'agisse d'objets religieux ou bien de la Constitution des régimes démocratiques par exemple. Ces objets sont d'autant plus importants qu'ils constituent les supports du système social, et même les identités des individus qui en sont membres.

Synthèse de vos sept ans de terrain chez les Baruya, *La Production des grands hommes*^[5], récompensé par l'Académie française en 1982, déconstruit les mécanismes d'un système de domination masculine particulièrement affirmé. Pouvez-vous revenir sur cet apport majeur à l'anthropologie ?

M. Godelier: En tout, je suis resté sept ans chez les Baruya, à partir de 1967, et j'ai pu faire un terrain dans une société où les structures sociales anciennes étaient encore en place. Ce fut une immense chance! Dans cette étude, j'ai montré que, même dans les sociétés sans caste et sans classe, il y a domination masculine. J'ai mis en évidence une série de représentations et de pratiques destinées à construire la domination des hommes sur les femmes et sur les jeunes, clé de l'organisation sociale. Certains rituels servent en effet à « empêcher » les femmes de « récupérer leurs pouvoirs premiers » car, selon les mythes des Baruya, elles étaient à l'origine plus puissantes que les hommes: outre le fait qu'elles ont la capacité d'enfanter, ce sont elles qui ont inventé les arcs, les vêtements, les flûtes... – nous dirions la « culture »; les hommes leur ont donc « volé leurs pouvoirs » et font en sorte de les conserver... Ils affirment ainsi que l'utérus n'est qu'un sac où l'homme dépose son sperme et conçoit les enfants avec l'aide du

[5] *La Production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Fayard, 1982

Soleil. Les initiations masculines sont destinées à « réenfanter » les garçons, mais hors du ventre de leur mère. De jeunes hommes supposés vierges de tout rapport sexuel avec une femme inséminent par fellation les initiés. Dans une telle société, dite patrilinéaire, les femmes n'héritent pas de la terre et ne peuvent pas porter les armes, instruments nécessaires du pouvoir. Ce sont là les véritables enjeux et ils ne sont pas imaginaires.

« *L'Humanité pourra-t-elle un jour cesser d'inventer des mondes qui n'existent pas pour créer des mondes où elle continuera d'exister ?* », demandez-vous à la fin de votre dernier livre...

M. Godelier: J'ai bien peur que ma réponse soit négative et que ni vous ni moi ne connaissions un jour le paradis sur terre, un monde libéré de la violence, des inégalités... Les régimes sociaux inégalitaires ne peuvent pas exister sans des légitimations imaginaires, mais on ne peut pas dissiper simplement les croyances, tout comme le vent chasse les nuages. La croyance est un phénomène difficile à déraciner, si ce n'est indéracinable. Toutefois, le rôle de la formation et de l'éducation des individus est fondamental. L'école peut permettre d'interroger les idées que l'on tient pour vraies. Si la raison scientifique n'est pas contagieuse, elle apprend aux individus à prendre une distance critique, avant de se tuer entre eux. La pratique de la critique (retourner à la racine, comprendre les enjeux avoués et inavoués d'un système) donne des citoyens plus conscients de la vie, de leur responsabilité, de leur conduite. ❖

à lire *L'Imaginé, l'Imaginaire et le Symbolique*, Maurice Godelier, CNRS Éditions, novembre 2015, 286 p., 19 €